

Dérives autour du cinéma

<http://www.derives.tv/Se-battre>

Se battre

- documents - Interventions & Débats -

Description :

Texte de Claire Angelini, 2014

Le film de Jean-Pierre Duret et Andrea Santana commence crûment : un espace de banlieue, un trafic routier incessant au long d'un pont jete au-dessus d'un fleuve - motif re current du film - des poids-lourds qui vont et viennent dans notre monde de marchandises. C'est cela le ring : un de cor sans qualite ou l'on se bat. Jour apre s jour, pied a pied. Chacun a sa manie re, accroche qui a une plante, qui a un animal, qui a un enfant, qui a l'humanite tout entie re des mal-lotis, des affame s, des laisse s sur la route, et pour que continue a circuler la chose la plus atomise e, la plus mise a mal, la plus contrecarre e qui soit dans le monde d'aujourd'hui : le don. Don de leur temps et de leur force par des be ne voles, hommes et femmes, jeunes ou moins jeunes, pour que vive un supermarche gratuit du Secours Populaire. Don d'un grand solitaire a une famille de she rite e pour que lumie re et chauffage soient. Mais surtout, don des cine astes au lieu, celui a priori non-cine matographique d'une grise cite autrefois industrielle et aujourd'hui moribonde : prenant le temps du regard et de la relation, ils ont su capter en ceux qu'ils ont rencontre s au fil de leur patience a nouer la des liens, puis e coute et filme , cette puissante insistence a tenir qui font des pauvres, les he ros modestes de ce pays. Et voila donc *Se battre*.

Le ring est d'abord un espace re el. Celui auquel se confronte quotidiennement un jeune homme de vingt ans. De s l'ouverture du film, il lui insuffle sa force et sa beaute . Le garc'on en veut, et pour l'instant les coupes rutilantes ramene es a la maison donnent raison a sa tactique. Plus même : encourageant ses re ves, chaque succe s a la boxe lui permet de changer en optimisme de l'e nergie toutes les humiliations du pauvre, accumule es depuis une enfance, ou toit, famille et travail ne rimaient pas force ment avec pain et abondance. En outre ce jeune homme tranquille a des paroles sur le HLM comme espace de convivialite litte ralement inoubliables.

Le ring, bien e videmment, c'est aussi l'espace symbolique que de finit un monde qui impose de *Se battre* ou de mourir. Le film en capte avec mordant le de cor : qui ne sait pas, qui ne sait plus, qui a perdu un jour la main, qui a laisse file le temps un peu trop, qui a fausse compagnie aux parkings, supermarche s, bifurcations sans a me conduisant toujours plus vite vers nulle part, celui-la , celle-la , sera implacablement broye . *Se battre* est le titre, le ring, une somptueuse et terrible entre e en matie re et le film un mouvement du regard et un travail de mise en relation d'un soi filmeur a des personnes filme es, qui creuse petit a petit a l'inte rieur de ce cadre. Il faut regarder *Se battre* en face, tel qu'en lui-même. Et que voit-on alors, de chair et d'os, de film et de matie re, de son et de lumie re ? Nous entrons dans Givors, par tous les temps que le Rhône nous fait, et ce faisant, *nous laissons la toute espe rance*, ou pluto t, il nous faudra tout le temps de ce film pour la laisser et la reprendre, au bout d'un long tunnel, qui, pour ne laisser ni indemnes ni indiffe rents, assure ment nous aura rendus plus forts a notre tour. Renforce s en notre potentialite de re sistance. Car Givors-le- monde qui *me* parle, *nous* concerne, *vous* met en cause.

A Givors, et apre s leur trilogie documentaire sur le Bre sil, Duret et Santana ont donc promene deux ans durant leur came ra patiente et attentive d'humanistes, leurs yeux et oreilles d'homme et de femme citoyens du monde (Santana qui est du Nordeste bre silien, plus dispose e que quiconque a comprendre les effrayantes injustices d'un monde clive entre les riches et pauvres), pour y de couvrir qu'il ne s'agit pas ici d'un e nie me de cor mise rable oublie de tous les nantis. Non. Dans ce paysage aujourd'hui coince , morne et de vaste , mais autrefois industriel et florissant, c'est ici et maintenant la substance d'un pays qui se joue, et que les cine astes nous de voient.

En de cembre 1792, Robespierre e crivait : « *Les aliments ne cessaires a l'homme sont aussi sacre s que la vie elle-me me. Tout ce qui est indispensable pour la conserver est une proprie te commune a la socie te entie re, il n'y a que l'exce dent qui soit une proprie te individuelle.* » Or a Givors en 2013, ne pas montrer sa faim est d'abord un combat quotidien pour la dignite humaine. A Givors dans l'*aube navrante* et de senchante e d'une banlieue vide e du plus petit reste de poe sie - celle qu'avait encore su voir, filmer, fixer Duras dans *Le camion* - mais sans autre horizon ici que le quotidien lessivage du capitalisme triomphant, des gens se cachent pour aller ou venir au Secours populaire, ce grand pourvoyeur de nourriture, et ne pas mourir tout a fait. A Givors, ou travailler vous donne le sentiment d'e tre un prince, la mise re rend bien seul et la solitude mise rable. Oui, en France en 2013, notre banlieue, notre peuple a faim. La came ra saisit de licatement au fil des saisons le ballet triste et honteux de ces affame s modernes ou , a force de patience, elle s'est faite elle-me me paysage. Elle capte ce qui ne voulait d'abord pas être capte , plus pre cise ment, elle inscrit dans ses plans souples et photographiques ceux qui re sistaient encore a cela mais finissent par arriver d'eux-mêmes dans le cadre, laissant de co te leur inquietude de pauvres, leur pudeur d'*Invisibles* , et parce qu'ils ont bien senti que l'e thique insistante de l'ope rateur face a eux rame ne l'*Humain* au premier plan c'est-a -dire leur rend une dignite *en cine ma*. Duret et Santana ont l'art des rencontres, ils l'ont de ja prouve dans leurs autres films. Bref, ceux qui auparavant rasaient les murs - car le tour de force meurtrier du capitalisme est bien de donner mauvaise conscience a SES victimes - reprennent un peu de corps, un peu de foi

en eux au fil du film et dans le regard de ceux qui les regardent sans les juger.

Ils n'ont pas tort. Filme s a la juste distance, qui ici est une proximité du coeur, sous des lumie res diverses et changeantes, leurs visages s'inscriront durablement dans nos me moires. C'est bien su r et avant tout celui abyssal de solitude d'Elisabeth, qui tous les jours di ne seule avec son chien et ses chats, dont l'un me me est borgne. Son petit appartement ressemble a s'y me prendre a ce qu'est devenu son visage de femme avec le temps, autrefois si coquette cadre supe rieure : dans la mise re et la crasse surnage un reste de lustre, la trace des fastes d'antan, et dans les gestes vides de la chômeuse de longue dure e humilie e, l'illusion de retrouver un jour un sens a ses journe es. Mais c'est aussi celui pudique et fuyant de celle a qui ne reste plus que le fleuve et tout un petit peuple d'eau - ragondins, cygnes, canards - dont elle connai t tre s pre cise ment les moeurs animales particulie res - pour cacher une infinie de tresse. Cette femme, au terme de l'interview, s'en ira de crocher d'une branche aux jeunes pousses printanie res l'un de ces grands sacs Carrefour ou ED soi disant durables ou e cologiquement responsables, ici rempli d'un pain que l'on suppose rassis comme de la pierre, dans un geste stupe fiant de patience et de douceur. Ce moment de cine ma ou le rapport tout entier d'un e tre au monde se voit de voile dans un de tail, en revient pre cise ment a ce principe du don qui circule dans tout le film. Grande de laisse e de la socie te , cette femme a su convertir sa douleur en une attention a ce que personne ne sait plus voir du monde : la fragilite d'une branche au printemps, la beaute d'un fleuve aux eaux fre missantes de lumie re, la gra ce d'un cygne qui s'approche, la dro lerie d'un dandinement de canard ou elle capte dans un sursaut de malice rieuse et tendre une image d'elle comme *ce canard boiteux dont les autres ne veulent plus*. Encore fallait-il saisir au vol ce message exprime dans un moment de gra ce que seul fabrique l'art attentif du documentaire. Ce qui se joue la est tre s pre cise ment une proposition philosophique de premie re importance et que l'on pourrait formuler ainsi : et si c'e tait au coeur me me d'un de nue ment visible - comme nous l'a enseigne e depuis longtemps de ja la connaissance des *peuples premiers* mis en mots par un Le vi Strauss qui les fre quenta au Bre sil - que palpait la plus grande richesse qui soit ? Duret, fils de paysan et qui n'a, pour notre bonheur, rien oublie de ses origines, a e videmment compris que c'est par tout ce qui se trouve autour de ceux et celles qu'il filme - plantes, nature, animaux - que ceux-ci et celles-ci puisent la force de tenir encore. La physique des choses qu'il nous offre alors, cet effleurement haptique de la terre, des le gumes, de l'eau et des plantes, est ce a l'inte rieur de quoi le spectateur respire a son tour avec reconnaissance : une poe tique du monde est la , qui fait triompher le meilleur du vivre, loin de tout sentimentalisme. Mais il y a d'autres visages encore, parmi tous ceux qu'on n'oubliera pas. Par exemple celui, beau encore, de cette jardinie re un peu paume e dont le visage tant s'illumina le jour de la premie re paie - jusqu'a prendre le cine aste a te moin de cette manne exceptionnelle, les 600 euros mensuels de son travail de re insertion - elle dont le fils lui a e te retire e et qui a garde l'espoir de le reprendre.

Et tant d'autres encore, visages qui nous traversent, entre lumie re et ombre, tatoue s de mise re. Mais nous, que ferons-nous de leurs visages une fois dehors ? Aurons-nous, face a d'autres chemine es muettes d'usines de vaste es, une pense e pour tous ces emplois morts, envole s (Ou ? Par qui ? Comment ?), et pour tous les visages de faits qui les contemple rent ? Et quand nous mangerons bio, nous, bobos des classes moyennes, rendrons-nous un silencieux hommage aux petites mains anonymes qui, par tous les temps, ont ramasse pour nous la ma che luxueuse et donne forme appe tissante aux le gumes frais de nos paniers de nantis ? Oui, que ferons-nous de cela qui nous est donne en partage, don fragile du cine ma qui nous met de plein pied avec ces fragments d'existence a la fois offerts et pourtant si terriblement pudiques ? Car ailleurs c'est ici, une fois encore. Il n'est point de fuite possible, et le monde - nous ne le savons que trop - n'est plus que l'immense « ici » d'un pre sent aussi dur que la loi d'airain du marche , tandis que tout « ailleurs » se de fait comme le rêve pue ril de la fiance e de notre jeune boxeur.

En nous offrant *Se battre*, Duret et Santana ont fait beaucoup plus que faire un film. D'abord, ils donnent un visage a ce qui n'existe plus que sous la forme de mots abstraits. Enfermer la re alite dans des mots et des chiffres, nos technocrates l'ont appris des fonctionnaires du IIIe Reich. Mais ici, *plan social, e trangers en situation irre gulie re, cho mage de longue dure e*, explosent devant la re alite fondamentale des situations et des e tres, qui recouvre tout, comme la mare e vivante.

On s'e tonnera peut-e tre de l'absence des « politiques » au fil de ce film d'engagement. A contrario tous les visages et destins rencontre s sont la manifestation e clatante comme *stigmates* des effets d'une politique dont les ravages ne datent pas d'aujourd'hui. Et puis on sent bien que c'est aussi la pre sence des cine astes et de leur de sir de film qui, au fil du temps, redonne corps a chacun en lui-me me, que le trajet accompli s'est fait avec eux, par leur cine ma et a travers leur regard attentif. Duret et Santana, en incarnant ces e tres *en cine ma*, en les filmant, les ont

rendus petit à petit à eux-mêmes, et partant, ont fait un geste politique. Au creux de l'infinie faiblesse et impuissance de leurs protagonistes se puise la force dont ceux-ci alimentent leur survie. Et depuis leur tunnel, ces hommes et femmes qui luttent pour chaque jour sans pain, nous donnent du coup aussi un espoir qui s'avive, tisse de la conscience de tout ce qu'ils ont tenu jusque-là .

Saurons-nous être dignes de cette leçon ?

Post-scriptum [.www.sebattre.com](http://www.sebattre.com)